Sainte-Beuve a 'apprécié en ces termes le livre de Fléchier : « C'est un de ces livres comme la postérité les aime, et dont les contemporains ne soupçonnent pas le prix... Ce ne serait pas rendre justice à la relation des *Grands jours* que de n'y voir qu'un recueil piquant d'historiettes singulières, d'incroyables cas et de causes célèbres, dans lesquels Fléchier se trouve, sans le savoir, le rival, et, avec ses airs modestes, le vainqueur de l'allemand des Réaux. Un intérêt historique plus élevé s'attache à cette peinture des mœurs d'une province d'alors... Ce volume de Fléchier sera désormais un document précieux pour l'historien, et lui-même, esprit sérieux sous ses grâces, il a eu l'honneur de ne pas rester étranger à ce que nous appellerions la pensée administrative et politique qu'on en peut tirer... Je pourrais ajouter plus d'une remarque de style sur cette langue à la fois si pure de source, si droite d'acceptions, et qui a pourtant bien des latitudes et des licences dans son atticisme. L'atticisme du grand reçue, comme celui de la Grèce, est plein de ces agréables négligences et irrégularités qui ne sont permises qu'aux délicats. »

D'un autre côté, M. H. Babou a fait, sur cette opinion, les réserves suivantes : « Fléchier a le tort, fort souvent, de blesser du même coup le bon goût et la morale, en s'efforçant de conter avec agrément et de décrire avec élégance. Il croit tout sauver au moyen de ses périphrases redoublées, et il ne se doute pas que la chasteté du discours puisse être compromise par ces ruses de style, par ces calculs de diction, par ces jeux d'esprit où le langage se relâche avec la pensée. Les anecdotes les plus risquées ont quelquefois un air d'innocence, quand le recit en est simple, aisé, naturel...

» Si Fléchier était précieux, il ne l'était pas à la façon des grandes précieuses, de Mme de Sévigné, par exemple, ou de Mme de Maintenon. Avec ses délicatesses exquises, le goût des ruelles comprenait aussi un fonds de grossièreté manière. Ce mélange dépare un grand nombre de pages dans les *Mémoires sur les Grands jours d'Auvergne*. Où vous ne voyez, monsieur, que galanterie, bonne grâce, ironie; où vous affirmez que la diction de Fléchier, c'est la finesse, la justesse et la propriété même, je suis obligé de relever des plaisanteries malséantes, des amplifications oiseuses et jusqu'à des raffinements indécents...

» La partie purement historique des *Grands jours* est heureusement très-supérieure à la partie romanesque. Je n'oserais pas cependant, monsieur, affirmer avec vous que la relation de Fléchier a « toute l'importance d'un témoignage circonstancié, d'un tableau » neuf et hors de prix. » Le fond en est exact sans doute; mais que de broderies entrelacées avec complaisance sur la trame solide des faits! Partout le roman recouvre l'histoire. »

Nous partageons cette opinion.

Jour (le) (*il Giorno*), poème satirique de Parini (1763). V. Journée (la).

Jour des Morts à la campagne (le), poème de Fontanes (1783). Ce poème, l'un des meilleurs ouvrages de l'auteur, est une imitation, quant à l'idée première, du *Cimetière* de Gray. Une simplicité solennelle et religieuse quelque peu affectée y règne d'un bout à l'autre. Le vague sentiment de tristesse qui inspire l'instabilité des choses humaines, choisi comme thème principal d'une composition élégiaque, était dans le goût de l'époque. C'est presque toujours par le contraste qu'il établit entre nos affections morales et les objets physiques que l'auteur nous entretient dans ces dispositions, contraste qui est la pensée dominante de l'élégie de Gray, et s'y reproduit continuellement. Par malheur, ce tableau mélancolique est tout entier rempli de traits de convention. Le curé de village est un *rustique Fénelon*, et l'auteur, qui n'ose pas dire *curé*, l'appelle tour à tour *pasteur*, *mortel respecté*, *homme sacré*, *prêtre ami des lois et zélé sans abus*. Les critiques du XVIIe siècle, et de nos jours Villemain, ont jugé beaucoup trop avantageusement ce poème, encombré de périphrases, qui ne s'élève pas au-dessus d'une honnête médiocrité. « Une mélancolie douce et tendre, dit Palissot, dans ses *Mémoires sur la littérature*, une sensibilité qui part de l'âme, et qui se communique au lecteur, un style enfin dont la couleur nous a paru parfaitement assortie au sujet, forment le caractère de cette pièce, qui est bien véritablement d'un poëte, et qui nous a cause, en la lisant, une émotion qu'aucun ouvrage en vers ne nous avait fait éprouver depuis longtemps. »

Villemain a écrit ces lignes dans son discours de réception à l'Académie française : « Le poème sur le *Jour des Morts*, plein d'une mélancolie religieuse, révéla dans l'âme du jeune poëte une autre source d'inspiration, et fit voir que la sévérité du goût n'exclut pas cette heureuse originalité qui naît toujours d'une émotion profonde. »

Jour et nuit de Madrid (*Dia y noche de Madrid*), roman de mœurs de Francisco Santos. Cet écrivain espagnol du XVIIe siècle est un de ceux que Le Sage a mis le plus à contribution pour composer son *Gil Blas*; après avoir emprunté l'idée de son livre à *Don Marcos de Obregon*, il l'a complété avec des traits pris çà et là dans les vieux romanciers espagnols, dans Santos principalement. Il a extrait du roman intitulé *Jour et nuit de Madrid* quelques-uns de ses épisodes. C'est un livre qui, après avoir eu beaucoup de renom du vivant de l'auteur, et pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, est peu lu aujourd'hui. Les emprunts de Le Sage le protégent maintenant contre l'oubli, et les Espagnols se plaignent! Du reste, on éprouve en le lisant une sorte de désillusion. Le titre allèche singulièrement, *Jour et nuit de Madrid!* Dans ce cadre, qui éveille l'imagination, l'auteur va peindre sans doute toutes ces aventures de cape et d'épée, si gaies et si pimpantes dans Lope de Vega, dans Calderon, dans Moreto; les jours de Madrid, avec ce radieux soleil, ces flots de lumière si bien décrits par Th. Gautier, les femmes voilées, jouant de la prunelle et de l'éventail, les intrigues sur les promenades; les nuits de Madrid, avec leur cortège traditionnel de sérénades sous les balcons, d'aguazils en déroute et de coups d'épée! Rien de tout cela, ou du moins rien de tout cela autant que l'on croyait en avoir. Le livre de Santos est une longue suite de sermons, écrits sur le ton le plus grave. Il imagine un vieillard qui, après avoir été capitaine à Alger, délivré par les religieux de la Merci, se fait montrer les curiosités de Madrid par un domestique des religieux. Un tel préambule ne dispose guère à la gaieté. Ce domestique, d'humeur chagrine, semble prendre à tâche de ne lui montrer que les côtés les plus fâcheux de la société; il le promène à travers les misères et les vices. L'Espagne est la terre classique des mendiants; aussi, les auteurs qui ont voulu retracer cette physionomie de Madrid l'ont-ils peinte sous des couleurs les plus chaudes : tantôt c'est ce gredin qui mendie à cheval, tantôt cet aveugle du *Lazarille de Tormes*, à qui le gamin qui lui sert de guide joue de si bons tours; cette cour des Miracles, pleine de faux boiteux, de faux estropiés, de culs-de-jatte qui ont de fort bonnes jambes, d'aveugles qui, à de certaines heures, retrouvent leurs yeux flamboyants, nous a valu d'excellentes pages à la Callot. Santos a voulu rester sérieux et faire une œuvre de moralisté; ce n'est pas la misère poétique, c'est la misère réelle qu'il a voulu peindre, et encore ses peintures sont-elles un peu poussées au noir. Après quelques promenades faites soit de jour, soit de nuit, son vieillard, ancien captif des Maures, doit être suffisamment édifié; il a vu les fourberies des femmes, dès qu'un libertin mord à l'hameçon, écouté les mensonges de l'arracheur de dents, regardé les coquins qui retournent les poches, suivi dans leurs pérégrinations les tireuses de cartes, parfumeuses, entremetteuses, qui corrompent les jeunes filles, étudié les types excentriques des cabarets, et l'on ne serait pas étonné qu'il regrettât sa chaîne en Afrique. Les tableaux de mœurs, très-vrais au fond, quoique un peu sombres, ne manquent pas d'une certaine vie; tel est celui qui retrace, à la brune, les conversations des filles de service et des *aguadores*, autour de la fontaine. Çà et là, quelques poétiques romances, échappées d'une fenêtre entr'ouverte, alternent leurs couplets amoureux. Mais la page la plus curieuse du livre est celle qui retrace la vue de Madrid un jour de courses, *el dia de toros*, comme on dit. « On demandait à un fou la cachette où Madrid mettait ses trésors.—Au cabaret, les jours de courses, répondit-il.— Quand avez-vous perdu la raison, lui demandait-on encore?— Je n'en ai jamais eu, dit-il; j'ai été conçu un jour de taureaux. » Santos ne s'est pas amusé à décrire le spectacle trop connu de l'arène, les *picadores*, les *banderilleros*, les *espadas*; c'est l'intérieur des galeries, des loges, des *tablados*, qu'il a dépeint, avec les petits festins intimes que l'on s'y donne, les perdrix, les pâtés, les confitures, les vins à la neige. Il y a suivi une femme à la mode, une aventurière, en train de plumer un pauvre diable et qui trouve moyen de lui faire apporter de bons morceaux pendant que chez lui sa femme et ses filles meurent de faim. Rien que cet épisode, le plus complet du livre, donne une idée de la manière de Santos. En somme, cette étude de mœurs, pleine de pages saisissantes et d'aperçus très-vrais, laisse une impression pénible. Il n'en faudrait pas conseiller la lecture comme un remède au spleen.

JOURDAIN s. m. (jour-dain). Astronomie constellation de l'hémisphère boréal.

JOURDAIN, principal cours d'eau de la Palestine, célèbre dans les temps bibliques par les nombreux événements dont ses bords ont été le théâtre. Quelques étymologistes ont prétendu que le Jourdain tirait son nom de l'hébreu *ieor*, qui signifie ruisseau, et de *Dan*, nom d'une petite ville située près de la source de ce fleuve; en sorte que Jourdain signifierait *ruisseau de Dan*. D'autres ont cru qu'il tirait son nom et son origine de deux ruisseaux, l'un appelé *Jor* et l'autre *Dan*. Mais ces deux étymologies sont sans doute également fausses; car le nom de *Dan* est beaucoup plus nouveau que celui de *Jourdain*. Une colonie de la tribu de Dan, s'étant emparée de la ville de Laïs, lui donna le nom de Dan, à cause du chef de sa tribu. Mais cela n'arriva qu'après la mort de Josué. Or, avant ce temps, le nom de *Jourdain* était déjà connu, et l'on ne voit pas que cette rivière ait été désignée autrement. On pourrait peut-être avec plus de vraisemblance dériver le nom hébreu *iarden* du verbe *iarad*, descendre, à cause de la chute et du cours rapide de ce fleuve; car ce nom ne paraît pas être un mot composé, et d'ailleurs les composés sont très-rares dans la langue hébraïque. Cependant, à l'appui d'un système dans lequel on place le Sage le protégent maintenant contre l'oubli, et les Espagnols se plaignent! Du reste, on éprouve en le lisant une sorte de désillusion. Le titre allèche singulièrement, *Jour et nuit de Madrid!* Dans ce cadre, qui éveille l'imagination, l'auteur va peindre sans doute toutes ces aventures de cape et d'épée, si gaies et si pimpantes dans Lope de Vega, dans Calderon, dans Moreto; les jours de Madrid, avec ce radieux soleil, ces flots de lumière si bien décrits par Th. Gautier, les femmes voilées, jouant de la prunelle et de l'éventail, les intrigues sur les promenades; les nuits de Madrid, avec leur cortège traditionnel de sérénades sous les balcons, d'aguazils en déroute et de coups d'épée! Rien de tout cela, ou du moins rien de tout cela autant que l'on croyait en avoir. Le livre de Santos est une longue suite de sermons, écrits sur le ton le plus grave. Il imagine un vieillard qui, après avoir été capitaine à Alger, délivré par les religieux de la Merci, se fait montrer les curiosités de Madrid par un domestique des religieux. Un tel préambule ne dispose guère à la gaieté. Ce domestique, d'humeur chagrine, semble prendre à tâche de ne lui montrer que les côtés les plus fâcheux de la société; il le promène à travers les misères et les vices. L'Espagne est la terre classique des mendiants; aussi, les auteurs qui ont voulu retracer cette physionomie de Madrid l'ont-ils peinte sous des couleurs les plus chaudes : tantôt c'est ce gredin qui mendie à cheval, tantôt cet aveugle du *Lazarille de Tormes*, à qui le gamin qui lui sert de guide joue de si bons tours; cette cour des Miracles, pleine de faux boiteux, de faux estropiés, de culs-de-jatte qui ont de fort bonnes jambes, d'aveugles qui, à de certaines heures, retrouvent leurs yeux flamboyants, nous a valu d'excellentes pages à la Callot. Santos a voulu rester sérieux et faire une œuvre de moralisté; ce n'est pas la misère poétique, c'est la misère réelle qu'il a voulu peindre, et encore ses peintures sont-elles un peu poussées au noir. Après quelques promenades faites soit de jour, soit de nuit, son vieillard, ancien captif des Maures, doit être suffisamment édifié; il a vu les fourberies des femmes, dès qu'un libertin mord à l'hameçon, écouté les mensonges de l'arracheur de dents, regardé les coquins qui retournent les poches, suivi dans leurs pérégrinations les tireuses de cartes, parfumeuses, entremetteuses, qui corrompent les jeunes filles, étudié les types excentriques des cabarets, et l'on ne serait pas étonné qu'il regrettât sa chaîne en Afrique. Les tableaux de mœurs, très-vrais au fond, quoique un peu sombres, ne manquent pas d'une certaine vie; tel est celui qui retrace, à la brune, les conversations des filles de service et des *aguadores*, autour de la fontaine. Çà et là, quelques poétiques romances, échappées d'une fenêtre entr'ouverte, alternent leurs couplets amoureux. Mais la page la plus curieuse du livre est celle qui retrace la vue de Madrid un jour de courses, *el dia de toros*, comme on dit. « On demandait à un fou la cachette où Madrid mettait ses trésors.—Au cabaret, les jours de courses, répondit-il.— Quand avez-vous perdu la raison, lui demandait-on encore?— Je n'en ai jamais eu, dit-il; j'ai été conçu un jour de taureaux. » Santos ne s'est pas amusé à décrire le spectacle trop connu de l'arène, les *picadores*, les *banderilleros*, les *espadas*; c'est l'intérieur des galeries, des loges, des *tablados*, qu'il a dépeint, avec les petits festins intimes que l'on s'y donne, les perdrix, les pâtés, les confitures, les vins à la neige. Il y a suivi une femme à la mode, une aventurière, en train de plumer un pauvre diable et qui trouve moyen de lui faire apporter de bons morceaux pendant que chez lui sa femme et ses filles meurent de faim. Rien que cet épisode, le plus complet du livre, donne une idée de la manière de Santos. En somme, cette étude de mœurs, pleine de pages saisissantes et d'aperçus très-vrais, laisse une impression pénible. Il n'en faudrait pas conseiller la lecture comme un remède au spleen.

JOURDAIN s. m. (jour-dain). Astronomie constellation de l'hémisphère boréal.

JOURDAIN, principal cours d'eau de la Palestine, célèbre dans les temps bibliques par les nombreux événements dont ses bords ont été le théâtre. Quelques étymologistes ont prétendu que le Jourdain tirait son nom de l'hébreu *ieor*, qui signifie ruisseau, et de *Dan*, nom d'une petite ville située près de la source de ce fleuve; en sorte que Jourdain signifierait *ruisseau de Dan*. D'autres ont cru qu'il tirait son nom et son origine de deux ruisseaux, l'un appelé *Jor* et l'autre *Dan*. Mais ces deux étymologies sont sans doute également fausses; car le nom de *Dan* est beaucoup plus nouveau que celui de *Jourdain*. Une colonie de la tribu de Dan, s'étant emparée de la ville de Laïs, lui donna le nom de Dan, à cause du chef de sa tribu. Mais cela n'arriva qu'après la mort de Josué. Or, avant ce temps, le nom de *Jourdain* était déjà connu, et l'on ne voit pas que cette rivière ait été désignée autrement. On pourrait peut-être avec plus de vraisemblance dériver le nom hébreu *iarden* du verbe *iarad*, descendre, à cause de la chute et du cours rapide de ce fleuve; car ce nom ne paraît pas être un mot composé, et d'ailleurs les composés sont très-rares dans la langue hébraïque. Cependant, à l'appui d'un système dans lequel on place le Sage le protégent maintenant contre l'oubli, et les Espagnols se plaignent! Du reste, on éprouve en le lisant une sorte de désillusion. Le titre allèche singulièrement, *Jour et nuit de Madrid!* Dans ce cadre, qui éveille l'imagination, l'auteur va peindre sans doute toutes ces aventures de cape et d'épée, si gaies et si pimpantes dans Lope de Vega, dans Calderon, dans Moreto; les jours de Madrid, avec ce radieux soleil, ces flots de lumière si bien décrits par Th. Gautier, les femmes voilées, jouant de la prunelle et de l'éventail, les intrigues sur les promenades; les nuits de Madrid, avec leur cortège traditionnel de sérénades sous les balcons, d'aguazils en déroute et de coups d'épée! Rien de tout cela, ou du moins rien de tout cela autant que l'on croyait en avoir. Le livre de Santos est une longue suite de sermons, écrits sur le ton le plus grave. Il imagine un vieillard qui, après avoir été capitaine à Alger, délivré par les religieux de la Merci, se fait montrer les curiosités de Madrid par un domestique des religieux. Un tel préambule ne dispose guère à la gaieté. Ce domestique, d'humeur chagrine, semble prendre à tâche de ne lui montrer que les côtés les plus fâcheux de la société; il le promène à travers les misères et les vices. L'Espagne est la terre classique des mendiants; aussi, les auteurs qui ont voulu retracer cette physionomie de Madrid l'ont-ils peinte sous des couleurs les plus chaudes : tantôt c'est ce gredin qui mendie à cheval, tantôt cet aveugle du *Lazarille de Tormes*, à qui le gamin qui lui sert de guide joue de si bons tours; cette cour des Miracles, pleine de faux boiteux, de faux estropiés, de culs-de-jatte qui ont de fort bonnes jambes, d'aveugles qui, à de certaines heures, retrouvent leurs yeux flamboyants, nous a valu d'excellentes pages à la Callot. Santos a voulu rester sérieux et faire une œuvre de moralisté; ce n'est pas la misère poétique, c'est la misère réelle qu'il a voulu peindre, et encore ses peintures sont-elles un peu poussées au noir. Après quelques promenades faites soit de jour, soit de nuit, son vieillard, ancien captif des Maures, doit être suffisamment édifié; il a vu les fourberies des femmes, dès qu'un libertin mord à l'hameçon, écouté les mensonges de l'arracheur de dents, regardé les coquins qui retournent les poches, suivi dans leurs pérégrinations les tireuses de cartes, parfumeuses, entremetteuses, qui corrompent les jeunes filles, étudié les types excentriques des cabarets, et l'on ne serait pas étonné qu'il regrettât sa chaîne en Afrique. Les tableaux de mœurs, très-vrais au fond, quoique un peu sombres, ne manquent pas d'une certaine vie; tel est celui qui retrace, à la brune, les conversations des filles de service et des *aguadores*, autour de la fontaine. Çà et là, quelques poétiques romances, échappées d'une fenêtre entr'ouverte, alternent leurs couplets amoureux. Mais la page la plus curieuse du livre est celle qui retrace la vue de Madrid un jour de courses, *el dia de toros*, comme on dit. « On demandait à un fou la cachette où Madrid mettait ses trésors.—Au cabaret, les jours de courses, répondit-il.— Quand avez-vous perdu la raison, lui demandait-on encore?— Je n'en ai jamais eu, dit-il; j'ai été conçu un jour de taureaux. » Santos ne s'est pas amusé à décrire le spectacle trop connu de l'arène, les *picadores*, les *banderilleros*, les *espadas*; c'est l'intérieur des galeries, des loges, des *tablados*, qu'il a dépeint, avec les petits festins intimes que l'on s'y donne, les perdrix, les pâtés, les confitures, les vins à la neige. Il y a suivi une femme à la mode, une aventurière, en train de plumer un pauvre diable et qui trouve moyen de lui faire apporter de bons morceaux pendant que chez lui sa femme et ses filles meurent de faim. Rien que cet épisode, le plus complet du livre, donne une idée de la manière de Santos. En somme, cette étude de mœurs, pleine de pages saisissantes et d'aperçus très-vrais, laisse une impression pénible. Il n'en faudrait pas conseiller la lecture comme un remède au spleen.

JOURDAIN (Claude), érudit français, connu sous le nom de **dom Maur**, né à Poligny en 1686, mort en 1782. Il devint visiteur de l'ordre des bénédictins et prieur de Saint-Martin d'Autun, dont il fit reconstruire l'église d'après ses propres plans. C'était un homme très-érudit, qui eut des relations avec les savants les plus distingués de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur les voies romaines dans le pays des Séquanois* (1756), couronné par l'Académie de Besançon; *Éclaircissements de plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne*, ou *Lettres critiques à M. M.* (Paris, 1774, in-8°).

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard Bréchillet-), célèbre chirurgien-dentiste, né à Paris en 1734, mort en 1816. Il a laissé des ouvrages pleins d'observations neuves sur l'art du dentiste et les affections de la bouche. Nous citerons : *Éléments d'odontalgie* (1756, in-12); *Essai sur la formation des dents, comparée avec celle des os* (1756, in-12); *Traité des maladies et des opérations chirurgicales de la bouche* (1778, 2 vol. in-8°). Ami de Préron, il fut un des collaborateurs de l'*Année littéraire*.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel Bréchillet-), orientaliste, fils du précédent, né à Paris en 1788, mort en 1818. Il étudia avec distinction sous Sylvestre de Sacy et Langlès, et devint secrétaire-interprète à l'École des langues orientales vivantes, place créée expres pour lui. On lui doit les ouvrages suivants : le *Perse*, ou *Tableau du gouvernement, de la religion et de la littérature de cet empire* (1814, 5 vol. in-18); *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des anciennes traductions latines d'Aristote*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions (1819 et 1845, in-8°); de nombreux articles dans les *Mines de l'Orient*, les *Annales des voyages*, etc.

JOURDAIN (Charles-Marie-Gabriel Bréchillet), philosophe et littérateur français, fils du précédent, né à Paris en 1817. Après avoir fait son droit, il prit le grade de docteur ès lettres en 1838, se fit recevoir agrégé des classes de philosophie en 1840, puis entra dans l'enseignement, fut chargé de conférences au collège Henri IV, devint professeur de philosophie à Reims (1841), au collège Stanislas (1842) et au collège Bourbon (1847). En 1849, il entra comme chef de cabinet au ministère de l'instruction publique et des cultes, devint conseiller d'État, secrétaire (1850) et reçut deux ans plus tard l'emploi de chef de la division de capabilité. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a reçu, en 1863, au nombre de ses membres, en remplacement de Berger de Xivrey. M. Jourdain, qui a pris une part active à la fameuse loi sur l'enseignement du 15 mars 1850, loi proposée par M. de Fallour et qui a donné au clergé la haute main sur l'enseignement, M. Jourdain s'est attaché, dans la plupart de ses écrits, à allier la philosophie et la religion, alliance hybride que rejetait la saine logique. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du XIIe siècle* (1838, in-8°); thèse de doctorat, ainsi que *Doctrina Johannis Gersonii de theologia mystica* (1838, in-8°); *Questions de philosophie* (Paris, 1847), pour l'examen du baccalauréat, ouvrage refondu sous le titre de *Questions de logique* (1852); le *Éloge des monastères du diocèse de Limoges; Accord entre Jourdain, évêque de Limoges, et Guillaume, comte de Poitiers*; une homélie, etc.

JOURDAIN (Alfonse), comte de Toulouse, né en Syrie en 1103, mort à Acre en 1148. Il était fils du comte Raymond IV et d'Elvire de Castille. Il naquit près de Tripoli et fut baptisé dans le Jourdain, ce qui lui valut son surnom. A l'âge de deux ans, il perdit son père et fut ramené en Europe vers 1107. En 1112, Jourdain succéda à son frère Bertrand, comme comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence; mais, comme il était trop jeune pour défendre ses États, le duc d'Aquitaine, Guillaume le Vieux, s'empara du comté de Toulouse, pendant que son allié, le comte de Barcelone, lui disputait la suzeraineté de la Provence. Jourdain était assiégé par ce dernier dans Orange, lorsque, en 1123, les Toulousains, ayant chassé le lieutenant de Guillaume le Vieux, allèrent délivrer le jeune comte et le ramenèrent à Toulouse. En 1125, Jourdain fit un traité de paix avec le comte de Barcelone et fut, à partir de ce moment jusqu'en 1141, possesseur du vaste territoire qui s'étend de la mer aux montagnes d'Auvergne et des Alpes aux Pyrénées. Il se trouvait en Provence lorsque, en 1141, Louis le Jeune envahit le comté de Toulouse et assiégea cette ville, qui lui opposa la plus vigoureuse résistance. En 1142, Jourdain, déjà excommunié pour avoir chassé de Toulouse l'abbé et les religieux de Saint-Gilles, fut excommunié de nouveau pour s'être prononcé en faveur des habitants de Montpellier revoltés contre leur seigneur. Il parvint bientôt après à faire révoquer cette sentence, fonda la ville de Montauban (1144), et partit trois ans plus tard pour la terre sainte avec le roi Louis le Jeune. Il mourut presque aussitôt après son arrivée à Acre, empoisonné, dit-on, par la femme de Louis le Jeune, la reine Éléonore.

JOURDAIN (Claude), érudit français, connu sous le nom de **dom Maur**, né à Poligny en 1686, mort en 1782. Il devint visiteur de l'ordre des bénédictins et prieur de Saint-Martin d'Autun, dont il fit reconstruire l'église d'après ses propres plans. C'était un homme très-érudit, qui eut des relations avec les savants les plus distingués de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur les voies romaines dans le pays des Séquanois* (1756), couronné par l'Académie de Besançon; *Éclaircissements de plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne*, ou *Lettres critiques à M. M.* (Paris, 1774, in-8°).

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard Bréchillet-), célèbre chirurgien-dentiste, né à Paris en 1734, mort en 1816. Il a laissé des ouvrages pleins d'observations neuves sur l'art du dentiste et les affections de la bouche. Nous citerons : *Éléments d'odontalgie* (1756, in-12); *Essai sur la formation des dents, comparée avec celle des os* (1756, in-12); *Traité des maladies et des opérations chirurgicales de la bouche* (1778, 2 vol. in-8°). Ami de Préron, il fut un des collaborateurs de l'*Année littéraire*.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel Bréchillet-), orientaliste, fils du précédent, né à Paris en 1788, mort en 1818. Il étudia avec distinction sous Sylvestre de Sacy et Langlès, et devint secrétaire-interprète à l'École des langues orientales vivantes, place créée expres pour lui. On lui doit les ouvrages suivants : le *Perse*, ou *Tableau du gouvernement, de la religion et de la littérature de cet empire* (1814, 5 vol. in-18); *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des anciennes traductions latines d'Aristote*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions (1819 et 1845, in-8°); de nombreux articles dans les *Mines de l'Orient*, les *Annales des voyages*, etc.

JOURDAIN (Charles-Marie-Gabriel Bréchillet), philosophe et littérateur français, fils du précédent, né à Paris en 1817. Après avoir fait son droit, il prit le grade de docteur ès lettres en 1838, se fit recevoir agrégé des classes de philosophie en 1840, puis entra dans l'enseignement, fut chargé de conférences au collège Henri IV, devint professeur de philosophie à Reims (1841), au collège Stanislas (1842) et au collège Bourbon (1847). En 1849, il entra comme chef de cabinet au ministère de l'instruction publique et des cultes, devint conseiller d'État, secrétaire (1850) et reçut deux ans plus tard l'emploi de chef de la division de capabilité. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a reçu, en 1863, au nombre de ses membres, en remplacement de Berger de Xivrey. M. Jourdain, qui a pris une part active à la fameuse loi sur l'enseignement du 15 mars 1850, loi proposée par M. de Fallour et qui a donné au clergé la haute main sur l'enseignement, M. Jourdain s'est attaché, dans la plupart de ses écrits, à allier la philosophie et la religion, alliance hybride que rejetait la saine logique. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du XIIe siècle* (1838, in-8°); thèse de doctorat, ainsi que *Doctrina Johannis Gersonii de theologia mystica* (1838, in-8°); *Questions de philosophie* (Paris, 1847), pour l'examen du baccalauréat, ouvrage refondu sous le titre de *Questions de logique* (1852); le *Éloge des monastères du diocèse de Limoges; Accord entre Jourdain, évêque de Limoges, et Guillaume, comte de Poitiers*; une homélie, etc.

JOURDAIN (Alfonse), comte de Toulouse, né en Syrie en 1103, mort à Acre en 1148. Il était fils du comte Raymond IV et d'Elvire de Castille. Il naquit près de Tripoli et fut baptisé dans le Jourdain, ce qui lui valut son surnom. A l'âge de deux ans, il perdit son père et fut ramené en Europe vers 1107. En 1112, Jourdain succéda à son frère Bertrand, comme comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence; mais, comme il était trop jeune pour défendre ses États, le duc d'Aquitaine, Guillaume le Vieux, s'empara du comté de Toulouse, pendant que son allié, le comte de Barcelone, lui disputait la suzeraineté de la Provence. Jourdain était assiégé par ce dernier dans Orange, lorsque, en 1123, les Toulousains, ayant chassé le lieutenant de Guillaume le Vieux, allèrent délivrer le jeune comte et le ramenèrent à Toulouse. En 1125, Jourdain fit un traité de paix avec le comte de Barcelone et fut, à partir de ce moment jusqu'en 1141, possesseur du vaste territoire qui s'étend de la mer aux montagnes d'Auvergne et des Alpes aux Pyrénées. Il se trouvait en Provence lorsque, en 1141, Louis le Jeune envahit le comté de Toulouse et assiégea cette ville, qui lui opposa la plus vigoureuse résistance. En 1142, Jourdain, déjà excommunié pour avoir chassé de Toulouse l'abbé et les religieux de Saint-Gilles, fut excommunié de nouveau pour s'être prononcé en faveur des habitants de Montpellier revoltés contre leur seigneur. Il parvint bientôt après à faire révoquer cette sentence, fonda la ville de Montauban (1144), et partit trois ans plus tard pour la terre sainte avec le

JOURDAIN (Jean-Étienne-Séraphin Pérican, dit **Eliacim**), littérateur français, né à Angerville-la-Campagne (Eure) en 1817, mort à Dieppe en 1865. Il reçut une instruction tout élémentaire et acheva lui-même son éducation; il adopta un pseudonyme, à la fois poétique comme le prénom *Eliacim* et terre à terre comme le nom *Jourdain*. C'était, en effet, un bizarre mélange d'apôtre, de naïf et de grimacier, ce que l'on pourrait appeler un excentrique, que cet écrivain dont la célébrité toute locale est venue un instant jusqu'à Paris, portée par des voix amies. Il avait été employé à la préfecture de l'Eure; plus tard, il était entré à la mairie de Dieppe; et pendant que l'abracadabrant Eliacim Jourdain écrivait des comédies, des drames et des romans echevelés, le sage et méthodique Pélican libellait des actes de naissance, des actes de mariage et des actes de décès en bonne et due forme. Si bien que lorsqu'il mourut, à cinquante ans passés, ce bon M. Pélican se trouva avoir fait de son côté presque autant d'actes que le fécond Eliacim Jourdain en avait fait du sien. Eliacim Jourdain a en effet, laissé douze drames, dont cinq en vers : le *Sacrilège* (2,400 vers); *Sienio*, *Vendetta*, la *Mort d'Amase*, *Une journée de la vie de Langlois*; quatre comédies auxquelles nous citerons le *Lacet de Berthe* (Dieppe et Paris, 1860, in-18), dix-huit vaudevilles, cinq ballets, salutaire purgatifs depuis un acte jusqu'à cinq, quelquefois en vers, le plus souvent en prose. Au nombre de ces compositions figure la *Comédie normande*, histoire terrible et merveilleuse de Robert le Diable « énorme synthèse historique... sous la forme du mystère en vingt-trois actes, prose et vers... de 668 pages compactes, *deux de plus que le Faust* de Gœthe. » Cette vaste fresque dramatique compte plus de deux cents personnages; mais le livre imprimé, on le jugea immoral, on le saisit, l'édition entière fut mise au pilon, et adieu le chef-œuvre de 668 pages, *deux de plus*, etc. On doit encore à Eliacim Jourdain de nombreux articles, des études, des biographies, des romans, des nouvelles, des poésies répandues dans les journaux de Dieppe; *Edmée*, roman (Paris, 1861, in-18), qui ne manque pas de sensibilité. C'est une de ces histoires d'amour où les deux soupirants, dignes l'un de l'autre, mais séparés par des distances sociales presque insurmontables, triomphent enfin de tous les obstacles et sont récompensés par le curé, par le dévouement, ainsi que par des revers passagers de fortune.

Les compatriotes d'Eliacim Jourdain ne lui ont pas ménagé les éloges. Le brave poète ne manquait pas de se faire l'écho des voix qui l'encensaient; il reproduisait exactement dans ses publications tout le bien qu'on écrivait et qu'assurément il pensait de lui. Voici l'examen du baccalauréat, ouvrage refondu sous le titre de *Questions de logique* (1852); le *Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques* (Paris, 1857, in-8°); la *Philosophie de saint Thomas d'Aquin* (Paris, 1858, 2 vol. in-8°), travail couronné par l'Académie des sciences morales; le *Budget des cultes en France depuis le Concordat* (1859, in-8°); *Sextus Empiricus et la philosophie scolastique* (1858, in-8°); *Histoire de l'Université de Paris au XVIIe et au XVIIIe siècle* (1862-1864, in-fol.); l'*Université de Toulouse au XVIIe siècle, documents inédits* (1863, in-8°). M. Jourdain a donné de nombreux articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine*, etc. Enfin il a édité plusieurs ouvrages, notamment les *Œuvres philosophiques d'Antoine Arnauld* (1845); les *Œuvres philosophiques de Nicole* (1845); la *Logique de Port-Royal* (1854), le tome II des *Œuvres d'Abailard* (1859), etc.

JOURDAIN (Pierre-Jacques-André), philanthrope et chansonnier français, né à Ecy (Eure) en 1814. Il ne reçut qu'une éducation tout élémentaire, mais compléta son instruction à force de travail et de persévérance. Après avoir acquis une modeste aisance par le commerce, il songea à réaliser au profit de ses compatriotes les idées philanthropiques dont il avait le cœur rempli, et parvint à créer, le 1er avril 1849, sous le nom de la *Prévoyance*, et à travers mille obstacles, une société de secours mutuels qui est une des plus florissantes de la province. Homme de bien dans toute l'acception du mot, il ne cesse de fournir des matériaux à l'édifice de la fraternité. La confiance et la reconnaissance de ses concitoyens lui ont fait conférer les fonctions de maire, successivement remplies deja par son aïeul et par son père. Il est de ceux qui font honneur à la démocratie. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1859 et officier d'académie en 1872.

Poète à ses heures, M. Jourdain a composé des fables, des pièces de vers et des chansons qui respirent le plus vif amour de l'humanité, et se révèlent les plus purs, les plus généreux sentiments républicains. Nous citerons de lui : les *Républicaines de la veille* (1848), petit recueil de chansons; le *Chansonnier Moraisville* (1861), étude biographique et littéraire; *Moyens pratiques de propager la mutualité dans les campagnes* (1869), etc. M. Jourdain a donné l'article Pigoré à l'*Encyclopédie moderne* de Didot et publié des poésies dans divers recueils et journaux.

JOURDAIN (Th.-Etienne-Séraphin Pérican, dit **Eliacim**), littérateur français, né à Angerville-la-Campagne (Eure) en 1817, mort à Dieppe en 1865. Il reçut une instruction tout élémentaire et acheva lui-même son éducation; il adopta un pseudonyme, à la fois poétique comme le prénom *Eliacim* et terre à terre comme le nom *Jourdain*. C'était, en effet, un bizarre mélange d'apôtre, de naïf et de grimacier, ce que l'on pourrait appeler un excentrique, que cet écrivain dont la célébrité toute locale est venue un instant jusqu'à Paris, portée par des voix amies. Il avait été employé à la préfecture de l'Eure; plus tard, il était entré à la mairie de Dieppe; et pendant que l'abracadabrant Eliacim Jourdain écrivait des comédies, des drames et des romans echevelés, le sage et méthodique Pélican libellait des actes de naissance, des actes de mariage et des actes de décès en bonne et due forme. Si bien que lorsqu'il mourut, à cinquante ans passés, ce bon M. Pélican se trouva avoir fait de son côté presque autant d'actes que le fécond Eliacim Jourdain en avait fait du sien. Eliacim Jourdain a en effet, laissé douze drames, dont cinq en vers : le *Sacrilège* (2,400 vers); *S